

André Calvès, *Sans Bottes ni Médailles. Un Trotskyste breton dans la guerre, La Brèche, 1984.*

Par Pierre Broué

André Calvès (que ses camarades connaissent aussi comme « *Christian* » et surtout « *Ned* ») a écrit ses souvenirs qui sont le premier volume d'une collection intitulée « *Les Nôtres* ». C'est une bonne chose, car l'homme a de la trempe, de la verve, et c'est un combattant. On suivra avec intérêt ce récit de la vie d'un jeune Breton (né en 1920) d'une intelligence aussi vive qu'il est prompt à la révolte et doué d'une solide mémoire. Le jeune Eclaireur de France de 1935 a, par exemple, « vu » la grève de l'Arsenal d'août avec les yeux d'un militant perspicace, sinon chevronné. Ses camarades et lui vont à gauche, Jeunesses socialistes, et la guerre d'Espagne les pousse, plus à gauche encore, à la J.S.O.P. du parti de Marceau Pivert. Il ignore tout de Trotsky, mais déjà son instinct de classe le détourne du stalinisme. Matelot, il en bave. Quand il rencontre son copain Gérard Trévien, qui a « *des contacts* », il est mûr pour rejoindre les trotskystes : bientôt le P.O.I. reconstitué clandestinement. Séjour à Paris, retour en Bretagne, récits passionnants d'épisodes du « *travail allemand* » en direction des soldats de la Wehrmacht, de l'écho réel que rencontre la propagande révolutionnaire parmi les jeunes sous l'uniforme vert-de-gris, dénonciation sans phrases du mensonge chauvin sur « *les Boches* » : ces marins allemands qui donnent des cigarettes aux jeunes manifestants, ce soldat âgé qui sauve un distributeur de tracts... Le traître Lepkow est à l'action, le réseau P.O.I. démantelé, de bons camarades tués, déportés. C'est un épisode tragique, mais aussi une raison de fierté : les trotskystes n'ont jamais plié devant le devoir d'internationalisme qui englobait la nécessité de la propagande de « *fraternisation* ».

Calvès revient à Paris. Son parti, le P.C.I., né de l'unification, l'envoie chez les Francs-Tireurs et Partisans (F.T.P.) que contrôle le P.C.F. Il terminera la guerre à la compagnie Guy Môquet. Il est trotskyste, mais — il a la franchise de l'admettre — il subit la pression des illusions de ses camarades et de ses chefs, le colonel Fabien — dont il croit qu'il a été assassiné —, et qui, écrit-il, voulait constituer une armée F.F.I. susceptible d'équilibrer celles de Leclerc et de Lattre de Tassigny.

Avec un peu de chance, les combattants rouges deviennent sergents dans l'armée « *nouvelle* » ; les anciens F.T.P. sont décimés sur tous les fronts. Calvès revient à la vie civile et au bleu du militant ouvrier.

C'est un beau, un très bon livre. Non seulement un récit du combat quotidien d'un jeune ouvrier, mais une chronique des événements mondiaux tels que les a vus et interprétés un militant lucide et informé. Un livre honnête. Un livre à lire. Mais on ne peut conclure sans de vifs reproches adressés, non à l'auteur, mais à l'éditeur. Un éditeur, surtout s'il se veut éditeur militant, ne peut se contenter de faire imprimer le manuscrit qu'on lui apporte. Il doit faire plus. La notion même *d'édition* inclut que l'on complète et prépare le manuscrit, qu'on l'éclaire, qu'on corrige toutes les erreurs typographiques, qu'on veille jalousement à la présentation. On déplore déjà l'absence d'index (deux heures de travail tout au plus, et quel respect pour le lecteur !), mais il est des bourdes scandaleuses dans un livre pourtant introduit par un correcteur de grande qualité. En quelques pages, Vallière pour Valière, Setels pour Sotelo, Miranda pour Aranda, lares pour Hans, Ovscenko pour Ovseenko et même Reader (comme le Digeste bien connu) pour Raeder ! C'est trop ! C'est un manque de respect. André Calvès et ses lecteurs méritent plus de soin et d'attention.